La dixième biennale reprend ses quartiers à la Part-Dieu et ausculte le mythe de Perséphone

Altitudes, des enfers à l'Olympe

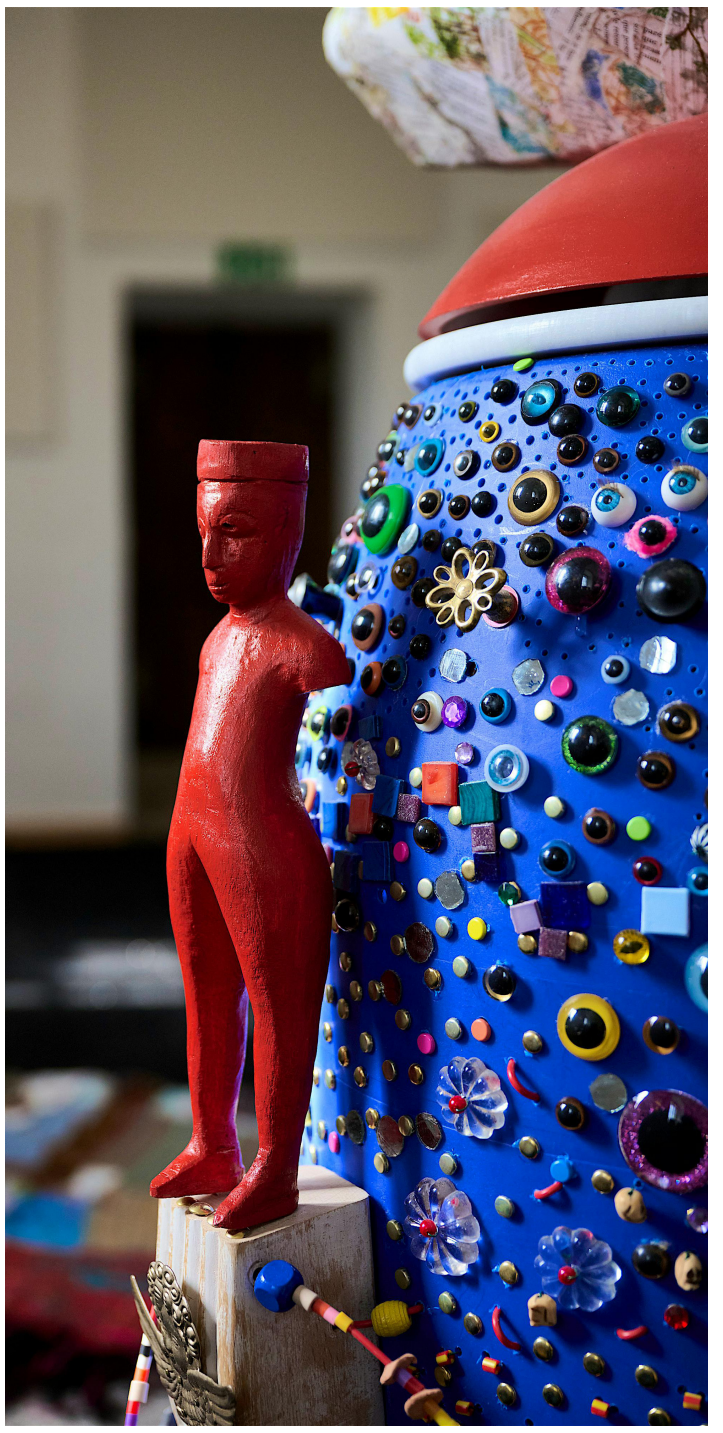
« AURÉLIE LEBREAU

Bulle/Gruyères » Eprouver la dureté de l'enfer. Puis se détendre sur l'Olympe tout en réfléchissant au mythe de Perséphone, la fille de Zeus et de Déméter – la déesse de l'agriculture et de la fertilité de la terre –, enlevée par Hadès pour qu'elle devienne sa femme, c'est ce que propose la biennale Altitudes dès vendredi et jusqu'au 29 juin. Pour sa dixième édition, le festival fait la part (très) belle aux arts visuels et aux installations conçues expressément pour les espaces envoûtants de l'ancienne chartreuse de la Part-Dieu, sur la commune de Gruyères mais accessible par Bulle.

«Ces collaborations sont exactement ce que je souhaite» Battiste Cesa

A trois jours du vernissage, son directeur artistique Battiste Cesa s'affairait sans relâche. Aidant le livreur de boissons à décharger sa marchandise. Promettant à la sculptrice Juliette Feck de lui recoller l'une de ses créations qui avait mal supporté son transfert depuis Marseille… Déambulant entre les tableaux de son père, Jacques Cesa, encore à accrocher, le directeur artistique décrivait passionnément les œuvres et leurs créateurs qui, dans des styles très différents, étaient sur le point de former un grand tout cohérent, éclairant, sur la trajectoire de Perséphone, devenue malgré elle la déesse des enfers.

«C'est le résultat de plus de deux ans de travail qui est en train de se mettre en place», souffle Battiste Cesa, au milieu de l'ancien réfectoire des moines, investi par Flaviano Salzani. L'artiste a choisi de travailler sur le voyage perpétuel auquel est soumise Perséphone, passant la moitié de l'année dans les enfers (correspondant à l'automne et à l'hiver), et le reste du temps avec sa mère Déméter alors joyeuse d'avoir retrouvé sa fille et laissant la terre devenir féconde (le printemps et l'été). Utilisant de nombreux tissus colorés, Salzani a dressé une tente, élaboré une flotte de petits bateaux, formé une barrière de valises devant les fenêtres, construit ce que l'on prend pour une fusée, autant d'éléments liés au déplacement, mais aussi à l'errance.



De haut en bas, *La Force dans l'ombre*, de Juliette Feck, Sophie Le Meillour et Julie Semoroz. Puis *Indivisible* de Geneviève Seydoux avec des capsules sonores de Danielle Hennicot et *Le Serment du souterrain* de Marta Kolodziej. En grand, un détail d'*Un Dimanche pas comme les autres* de Flaviano Salzani. Jean-Baptiste Morel

«Car il faut quand même voir les choses comme elles sont: Perséphone est devenue la femme d'Hadès (dieu des enfers, frère de Zeus, et donc également oncle de Perséphone, ndlr) à la suite d'un rapt! On peut logiquement imaginer que Perséphone souffrait d'un syndrome de Stockholm», pose Juliette Feck, dans l'obscurité et l'humidité des caves du couvent. Et c'est là, dans les fondations séculaires du bâtiment, métaphore des entrailles de la terre, mais aussi de Perséphone, que Juliette Feck, Sophie Le Meillour, artiste visuelle as du mapping, et Julie Semoroz, artiste sonore, ont déployé *La Force dans l'ombre*.

Elles livrent une interprétation d'une Perséphone qui se libère de son époux, mais aussi de sa mère. Au sol, aux murs, elles présentent des bois de daims (ils paissent sur le domaine de la Part-Dieu), des attributs virils qu'elles font exploser. Dans cette même veine, Julie Semoroz a enregistré les cris des paons et des coqs de la Part-Dieu pour ensuite mieux les tordre en les déformant. «Avec nous, Perséphone choisit de faire voler en éclats ce virilisme», synthétise Sophie Le Meillour.

Remontant peu à peu vers la lumière et l'Olympe, les visiteurs empruntent escaliers de bois et parquets grinçants au cœur de la chartreuse. Ils assistent, après avoir frôlé d'inquiétantes créatures fantomatiques, aux noces de Perséphone et d'Hadès. Il s'agit du *Serment du souterrain*, imaginé par l'artiste polonaise Marta Kolodziej et soutenu par la bande-son de Balthasar Streiff et Goodbye Ivan. Et c'est là l'une des forces de Battiste Cesa: créer inlassablement des complicités, des dialogues, entre les disciplines et les artistes. Avec lui, point de chasse gardée, point d'arts majeurs ou mineurs. Tout est bon à explorer dès lors qu'il y a du sens à engranger.

Jardin ouvert

Du sens, Anja Jenny en apporte assurément dans la sacristie, avec *Well, I do remember hell. Do you remember me?*. Elle y imagine une Perséphone revenue des enfers, émancipée, laissant ses souvenirs des entrailles de la terre émerger, pleins de picots et d'entrelacs. Outre ses peintures et ses installations d'angoissantes créatures apparaissant en différents endroits, Anja Jenny se produira également en performance dans le magnifique jardin du couvent, à la suite de la comédienne Sarah Eltschinger, qui a pour cette biennale écrit un monologue original.

En peintures et en sculptures, Geneviève Seydoux s'est, elle, intéressée au lien entre Perséphone et sa mère, avec *Indivisible*. Déméter qui devient folle de colère et ivre de vengeance, au point de rendre la terre stérile lorsqu'elle découvre que son beau-frère a enlevé sa fille. «En tout, les sculptures de Geneviève pèsent plus d'une tonne et, pour les plus lourdes, nous avons dû nous mettre à plusieurs pour les placer», sourit Battiste Cesa.

Qui devra encore superviser l'arrivée des *Cristaux élyséens* de Mathia Gremaud dans le jardin de la chartreuse, ouvert pour la première fois au public. «Ces *Cristaux* ont été modélisés et réalisés par des apprentis de l'Ecole du métal, avec le soutien de l'entreprise Sottas qui a fourni les matériaux. Et ces collaborations entre des univers très différents sont exactement ce que je souhaite», se réjouit le directeur artistique.

Des propositions originales, des ponts de réflexions parmi les pivoines et les iris, les paons et les poules, le mobilier liturgique et les pierres vénérables, à la Part-Dieu tout prend une saveur particulière, à commencer par l'histoire de Perséphone. »

› Biennale Altitudes, la Part-Dieu, Gruyères (mais accessible par Bulle uniquement), jusqu'au 29 juin.

Une comédie culinaire pour réunir les générations

Cinéma » *Dans la cuisine des Nguyen* s'inscrit dans une tradition rare: celle des comédies musicales françaises qui n'ont pas peur d'assumer à la fois la légèreté du genre et la profondeur du sujet. Ce premier film de Stéphane Ly-Cuong évite assez habilement l'écueil du folklore figé ou du drame familial pesant pour livrer un récit vif et attachant sur la transmission, le déracinement et les rêves entravés.

On y suit Yvonne, jeune femme née en France de parents vietnamiens, tiraillée entre l'héritage familial (un restaurant de banlieue) et son aspiration à devenir artiste. Rien de neuf, mais c'est dans le ton que le film surprend: il aborde ces tensions avec humour et tendresse. Les personnages ne sont ni victimes ni symboles, simplement humains, avec leurs contradictions et leurs maladresses.

La mise en scène se permet quelques envolées chantées sans jamais perdre son équilibre. Les numéros musicaux, modestes mais bien intégrés, viennent prolonger les émotions plutôt que les interrompre. Clotilde Chevalier, dans le rôle principal, apporte à son personnage une belle énergie, tandis que la relation mère-fille – au cœur du récit – évite les stéréotypes pour construire un vrai dialogue, parfois rugueux, souvent touchant.

Une relation mère-fille authentique et sensible. First Hand

Le jeune cinéaste capte quelque chose de juste sur cette génération naviguant entre plusieurs mondes, sans en faire un manifeste. Et surtout, il le fait avec élégance, sans insister, sans surligner. *Dans la cuisine des Nguyen* se contente de raconter une histoire simple avec finesse, humour et sensibilité. » **OLIVIER WYSER**

› *Dans la cuisine des Nguyen*, film de Stéphane Ly-Cuong, à voir au Korso, à Fribourg.